

Édition numérique réalisée avec le soutien de la Région Auvergne Rhône Alpes dans le cadre du projet Pack Ambition International entre l'Université de Grenoble Alpes et l'Université de Lausanne ; et du Master avec spécialisation *Histoire du livre et édition critique des textes* de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Émile Zola  
*Les Mystères de Marseille*  
(1867-1884)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre  
par Charles Mabile

Avec la collaboration, pour l'établissement des textes,  
de Laure Cordonier, Jacinto Fernández, Julie Heger, Loïck Muller,  
Pauline Pichard, Clotilde Rigolot et Alicia Schmid.

## GENÈSE PRÉ-ÉDITORIALE

C'est en quelque sorte à l'initiative de Léopold Arnaud que l'on doit *Les Mystères de Marseille*. Le rédacteur en chef du *Messenger de Provence*, journal publié à Aix-en-Provence à partir de 1861, a proposé à Émile Zola, alors méconnu du grand public, de composer un roman-feuilleton dans la lignée des « mystères » initiée par Eugène Sue avec ses *Mystères de Paris* (1842-1843). Nous sommes alors à la fin de l'année 1866.

Le projet d'Arnaud : susciter l'intérêt des lecteurs marseillais au moyen d'un roman qui traite de faits réels, locaux et récents. Pratiquement, il se proposait de sélectionner lui-même pour l'auteur certains événements enregistrés dans les minutes conservées par les tribunaux de Marseille et d'Aix. Ce faisant, l'habile éditeur comptait « exciter la curiosité et l'orgueil des habitants de Marseille et de sa région » (Becker 1993 : 299-301).

L'offre était attirante pour Zola qui, dans ces années, peinait à vivre de sa plume. Une lettre adressée à Antony Valabrègue (4 avril 1867) fait état de ses aspirations immédiates dans cette période difficile : « J'ai surtout besoin de deux choses : de publicité et d'argent. » La publication en feuilleton représentait à cet égard une solution idéale dans la mesure où elle assurait un revenu supplémentaire et permettait de toucher un lectorat populaire, encore peu concerné par les livres. Le 8 janvier 1866, Zola expliquait à Valabrègue qu'une publication en volumes pouvait lui rapporter trente centimes par exemplaire tiré, alors qu'une publication dans un journal lui garantissait, à Paris, 20 centimes par ligne – il en a finalement touché 10 pour *Les Mystères de Marseille* (Compère 2018 : 16).

Pressé par deux chantiers qu'il menait de front, Zola a prétendu « bâcler » *Les Mystères de Marseille* et accorder le plus grand soin à *Thérèse Raquin*. C'est du moins ainsi qu'il a

présenté les faits bien plus tard, en 1884, dans la préface à la réédition des *Mystères de Marseille* assurée par Charpentier : « En même temps, j'écrivais *Thérèse Raquin* [...] et, lorsque le matin j'avais mis parfois quatre heures pour trouver deux pages de ce roman, je bâclais l'après-midi, en une heure, les sept ou huit pages des *Mystères de Marseille*. Ma journée était gagnée, je pouvais manger le soir. » Cela pourrait expliquer le fait que, comme pour la plupart des écrits de jeunesse de Zola, le manuscrit des *Mystères de Marseille* ait disparu.

Nous l'avons dit, la trame des *Mystères de Marseille* a été élaborée à partir de sources documentaires. C'est ce que vise à mettre en relief le sous-titre du feuilleton : « Roman historique contemporain ». Une partie de ces sources a pu être identifiée (Busquet 1953) ainsi que les faits divers qui ont servi de point de départ et de « charpente » pour l'intrigue.

En premier lieu, la fuite de Blanche de Cazalis avec Philippe Cayol est inspirée d'un événement de 1823 : Jacques Dagnan, Marseillais de trente-trois ans, enleva, avec son consentement, Françoise-Anastasie, jeune fille dont le père était député de Marseille. Plusieurs éléments de ce fait divers sont repris et retraités dans le roman, comme par exemple le procès du principal responsable. Mais Zola ne s'est pas privé d'inventer des événements, notamment lorsqu'il donne un enfant à Blanche : Joseph, fruit d'une union illégitime, constitue un motif central de la troisième partie du roman.

La figure du notaire Douglas est également inspirée d'une personne réelle : le notaire Arnaud de Fabre qui, entre 1832 et 1839, avait falsifié plus de neuf cents actes. Zola s'est largement inspiré du compte rendu de son procès (15 janvier 1841) pour construire les traits du personnage, un notaire « spéculateur et faussaire » (Busquet 1953 : 222-223).

Enfin, pour poser le cadre historique de la troisième partie – la Révolution de 1848 –, Zola s'est appuyé sur des journaux de l'époque ainsi que sur deux sources précises : *Quatre mois de République à Marseille, 24 février-24 juin 1848* (Marseille, Senès, 1848) de P. Dubosc et le *Récit historique des événements des 22 et 23 juin à Marseille* de L. et W. D. (Marseille, Barile, 1848).

L'écrivain s'est toutefois défendu d'avoir écrit un roman à clé. Conviction poétique ou stratégie de repli, il a nié avoir mis en scène des personnes réelles et déclaré avoir prélevé des traits de caractère de plusieurs individus pour, ensuite, les condenser en personnages assumant le rôle de « types ». Dans une lettre adressée à Arnaud, datée du 27 février 1867 et publiée en accompagnement de la première livraison du feuilleton, Zola s'est attaché à justifier le sous-titre de son récit (« roman historique contemporain »), voulant ainsi prévenir d'éventuelles équivoques :

Je me suis servi à ma guise d'événements réels qui sont, pour ainsi dire, tombés dans le domaine public. Libre aux lecteurs de remonter aux documents que j'ai mis en œuvre. Quant à moi, je déclare à l'avance que mes personnages ne sont pas les portraits de telles ou telles personnes ; ces personnages sont des types et non des individus. De même pour les faits : j'ai donné à des faits réels des conséquences qu'ils n'ont peut-être pas eues dans la réalité ; de sorte que l'œuvre qu'on va lire, écrite à l'aide de plusieurs histoires vraies, est devenue une œuvre d'imagination, historique dans ses épisodes, inventée à plaisir dans son ensemble.

Zola assume le statut de « romancier » et rejette celui d'« historien » afin de légitimer les libertés prises par rapport aux sources documentaires, mais aussi pour déjouer les tentatives visant à assimiler le personnel romanesque à des figures notoires de l'histoire locale.

## GENÈSE POST-ÉDITORIALE

Édition originale	3 mars 1867 – 2 février 1868	« Les Mystères de Marseille »	<i>Messenger de Provence</i> (87 livraisons)
2 <sup>e</sup> édition	1867-1868	<i>Les Mystères de Marseille</i>	Imprimerie A. Arnaud (3 volumes)
Édition partielle	23 octobre 1868 – 24 janvier 1869	« La Famille Cayol »	<i>L'Événement illustré</i>
3 <sup>e</sup> édition	12 décembre 1872 – 12 mai 1873	« Un duel social »	<i>Le Corsaire</i>
4 <sup>e</sup> édition	1873	<i>Un duel social</i>	Bureaux du Corsaire (3 volumes)
5 <sup>e</sup> édition	10 juin 1879 – 31 janvier 1880	« Les Mystères de Marseille »	<i>La Lanterne</i> (138 livraisons)
6 <sup>e</sup> édition	1884-1885	<i>Les Mystères de Marseille</i>	Charpentier (1 volume)

*Les Mystères de Marseille* ont paru dans le *Messenger de Provence* entre le 2 mars 1867 et le 1<sup>er</sup> février 1868. Les livraisons étaient publiées à quelques jours d'intervalle et l'on observe des pauses plus conséquentes entre les trois parties de l'œuvre. Conçu d'emblée pour la presse, on l'a dit, le roman contient toutes les caractéristiques du roman-feuilleton et propose « non une analyse du cœur ou de la société, mais un divertissement et de l'émotion » (Becker 1993 : 302) ; Zola y joue avec le « sentimentalisme » du lecteur, souvent à travers l'usage de « formules-choc » à la fin d'un chapitre, « comme pour donner une dernière secousse aux cœurs attendris » (Sanvert 1993 : 46-47).

Une autre particularité du roman-feuilleton, et du roman populaire plus généralement, qu'a adoptée Zola concerne l'analyse psychologique des personnages : leurs traits de caractère sont réglés dès leur apparition puis souvent rappelés, de manière à fixer des « types ». Quant aux chapitres, on remarque qu'ils présentent de longs titres qui, à la manière de petits résumés, favorisent la transition entre des parties susceptibles d'apparaître dans des livraisons distinctes (Becker 1993 : 303). Autre phénomène de suture, de brefs récapitulatifs rappellent l'action précédente avant que la trame ne poursuive son cours.

La version du *Messenger* comporte un nombre considérable de coquilles typographiques ainsi que quelques irrégularités orthographiques. Zola l'a remarqué et s'en est plaint dans une lettre envoyée à Léopold Arnaud le 8 avril 1867<sup>1</sup> :

Malgré tous vos soins, mon cher directeur, il s'est glissé, dans quelques-uns de mes feuilletons, des fautes d'impression, qui ont, parfois, dénaturé le sens de mes phrases. Je tiens à faire observer au public que je ne puis revoir les épreuves des *Mystères de Marseille*, à deux cents lieues de distance, et que je ne suis pas coupable des coquilles qu'on peut rencontrer dans le feuilleton.

<sup>1</sup> Conformément aux principes de la collection Variance, nous avons tenté de respecter le texte du *Messenger de Provence* jusque dans ses graphies fautives. Compte tenu pourtant du nombre d'erreurs que comporte cette édition, ainsi que du penchant naturel de tout éditeur pour la correction, certaines coquilles ont été involontairement corrigées. La graphie de toutes les variations entre les deux premières éditions a été vérifiée ; mais dans les parties communes aux deux versions, certaines coquilles ont pu être rétablies.

## 1. *MESSAGER DE PROVENCE* (1867-1868) > ARNAUD (1867-1868)

Parallèlement à sa parution dans le *Messageur de Provence*, *Les Mystères de Marseille* sont publiés en trois volumes chez Alfred Arnaud, le frère du directeur du journal. Le premier tome est sorti en mai 1867, le deuxième en octobre et le troisième en juillet 1868. Compère affirme que le texte publié dans la version en volumes est « identique à celui du journal » (2018 : 26). Cependant, la comparaison systématique des deux éditions fait apparaître des différences. La version imprimée par Arnaud contient non seulement des corrections potentiellement attribuables aux éditeurs, au niveau de la ponctuation et de l'orthographe, mais elle présente également un nombre non négligeable de modifications raisonnablement attribuables à l'auteur.

Par exemple, à plusieurs endroits se manifeste la volonté d'éviter les répétitions lexicales en employant un vocabulaire plus varié. Dans l'exemple qui suit, le substantif « enfant » est répété quatre fois en quelques lignes dans le *Messageur de Provence* ; dans l'édition d'Arnaud, il est remplacé par un synonyme, par une périphrase, ou il est tout simplement supprimé.

<i>Messageur de Provence</i> (1867-1868)	Arnaud (1867-1868)
<p>Elle devint plus pâle encore, elle serra <b>son enfant</b> contre sa poitrine. Elle n'avait pas prévu ce coup qui la frappait, et elle se débattait sous les regards impitoyables de son oncle.</p> <p>■ Oh! par pitié! cria-t-elle, laissez-le moi jusqu'à demain matin.</p> <p>Elle se sentait faible, elle avait peur d'être lâche et d'obéir. Le député reprit d'une voix impérieuse dont il tâchait de contenir les éclats, pour ne pas être entendu de la sage-femme:</p> <p>– Vous me demandez une chose impossible. <b>Cet enfant</b> doit disparaître pendant quelque temps, si vous ne voulez pas me couvrir de honte.</p> <p>– Je vous le remettrai demain matin, dit Blanche qui frissonnait. Soyez bon, permettez que je puisse le regarder et l'aimer jusque-là. Cela ne peut vous faire du tort, personne ne le verra, cette nuit, dans cette chambre.</p> <p>– <b>Ne faites pas l'enfant.</b> Il vaut mieux en finir tout de suite. Embrassez-le et remettez-le à la nourrice.</p> <p>– Non, je le garde... Vous me tuez, monsieur.</p> <p>Elle prononça ces derniers mots d'un accent déchirant. M. de Cazalis n'ajouta rien, craignant de s'emporter; cette résistance imprévue le surprenait et l'inquiétait. Il s'avançait pour <b>prendre l'enfant</b> que Blanche serrait dans ses bras, lorsque la sage-femme, qui avait écouté et entendu, le prit à part et lui dit qu'elle ne répondait pas de sa nièce s'il continuait cette scène odieuse. Il vit qu'il lui fallait céder.</p>	<p>Elle devint plus pâle encore, elle serra <b>le nouveau-né</b> contre sa poitrine. Elle n'avait pas prévu ce coup qui la frappait, et elle se débattait sous les regards impitoyables de son oncle.</p> <p>Oh! par pitié! cria-t-elle, laissez-le moi jusqu'à demain matin.</p> <p>Elle se sentait faible, elle avait peur d'être lâche et d'obéir. Le député reprit d'une voix impérieuse dont il tâchait de contenir les éclats, pour ne pas être entendu de la sage-femme:</p> <p>– Vous me demandez une chose impossible. <b>Votre fils</b> doit disparaître pendant quelque temps, si vous ne voulez pas me couvrir de honte.</p> <p>– Je vous le remettrai demain matin, dit Blanche qui frissonnait. Soyez bon, permettez que je puisse le regarder et l'aimer jusque-là. Cela ne peut vous faire du tort, personne ne le verra, cette nuit, dans cette chambre.</p> <p>– <b>Eh! il</b> vaut mieux en finir tout de suite. Embrassez-le et remettez-le à la nourrice.</p> <p>– Non, je le garde... Vous me tuez, monsieur.</p> <p>Elle prononça ces derniers mots d'un accent déchirant. M. de Cazalis n'ajouta rien, craignant de s'emporter; cette résistance imprévue le surprenait et l'inquiétait. Il s'avançait pour <b>s'emparer du pauvre petit</b> que Blanche serrait dans ses bras, lorsque la sage femme qui avait écouté et entendu, le prit à part et lui dit qu'elle ne répondait pas de sa nièce s'il continuait cette scène odieuse. Il vit qu'il lui fallait céder.</p>

Zola effectue également une première tentative de révision des binômes lexicaux. En effet, le texte du *Messageur de Provence* présente un grand nombre d'expressions à deux termes coordonnés, en particulier des adjectifs. Une tendance à la révision – et souvent à la

réduction – de ces couples lexicaux est donc déjà observable dans l'édition d'Arnaud (elle sera par la suite renforcée dans la version publiée par Charpentier en 1884).

<i>Messageur de Provence</i> (1867-1868)	Arnaud (1867-1868)
Un frisson de terreur secoua Jourdan. Il avait le visage <b>pâle et</b> bouleversé, pareil à celui d'un cadavre.	Un frisson de terreur secoua Jourdan. Il avait le visage bouleversé, pareil à celui d'un cadavre.
Les malheurs qui l'accablaient grandissaient en lui l'amour de la vérité <b>et du devoir</b> et la haine de l'injustice.	Les malheurs qui l'accablaient grandissaient en lui l'amour de la vérité et la haine de l'injustice.
Le soir, lorsque, brisée de fatigue, elle tombait à son côté, il l'embrassait avec une <b>âpreté délicate</b> ; les souffrances de l'enfant étaient un aiguillon de plus qui exaltait sa passion.	Le soir, lorsque, brisée de fatigue, elle tombait à son côté, il l'embrassait avec une <b>joie cruelle</b> ; les souffrances de l'enfant étaient un aiguillon de plus qui exaltait sa passion.

Les verbes font également l'objet d'une révision de la part de l'auteur, qui sera elle aussi prolongée notablement dans l'édition de Charpentier. Beaucoup de verbes sous-déterminés sémantiquement sont remplacés par des verbes plus recherchés et plus précis.

<i>Messageur de Provence</i> (1867-1868)	Arnaud (1867-1868)
D'ailleurs, Fine ne raisonnait guère ses moyens d'action; il lui <b>était</b> impossible que l'oncle de Blanche résistât à ses larmes.	D'ailleurs, Fine ne raisonnait guère ses moyens d'action; il lui <b>semblait</b> impossible que l'oncle de Blanche résistât à ses larmes.
Il voulait l'isoler des <b>Cayols</b> , empêcher les Cayol de s'entendre avec elle et de <b>prendre</b> l'enfant le lendemain des couches.	Il voulait l'isoler des <b>Cayol</b> , empêcher les Cayol de s'entendre avec elle et de <b>s'emparer de</b> l'enfant le lendemain des couches.
Obligée <b>d'accepter les</b> événements, elle se contenta d'opposer une sourde réaction au nouveau gouvernement.	Obligée <b>de se soumettre aux</b> événements, elle se contenta d'opposer une sourde réaction au nouveau gouvernement.

Le fait que deux des principaux types de révisions effectuées par l'auteur lors du passage à l'édition de Charpentier (nous y reviendrons) se remarquent déjà dans l'édition d'Arnaud semble montrer que, dès le début de l'aventure éditoriale de l'œuvre, Zola est intervenu sur des éléments précis et récurrents au fil des rééditions.

Alors que le roman n'a pas fini de paraître dans le *Messageur de Provence*, Zola et son ami d'enfance Marius Roux ont entrepris d'adapter *Les Mystères de Marseille* pour le théâtre. Mais le succès n'a pas été au rendez-vous et la pièce n'a connu que quatre représentations, du 5 au 9 octobre 1867, au Théâtre du Gymnase à Marseille (Compère 2018 : 36-37). Les protagonistes et l'intrigue avaient été profondément modifiés.

L'année suivante, Zola a essayé de faire paraître à nouveau son roman dans la presse en se tournant cette fois vers des journaux parisiens. Il le propose en octobre 1868 à *l'Événement illustré* qui commence à le publier le 23 octobre sous un nouveau titre : « La Famille Cayol ». Mais le journal cesse de paraître le 24 janvier 1869 et le feuilleton est ainsi interrompu (Compère 2018 : 38).

## 2. ARNAUD (1867-1868) > BUREAUX DU CORSAIRE (1873)

Le roman sort à nouveau entre le 12 décembre 1872 et le 12 mai 1873, dans le journal parisien *Le Corsaire*<sup>2</sup>. Zola contribuait à ce journal sous pseudonyme (Compère 2018 : 38-

<sup>2</sup> Nous n'éditions pas le texte publié dans le journal du *Corsaire*, mais celui publié en volumes par les « Bureaux du Corsaire » l'année suivante. Les deux versions, comme toujours serions-nous tenté d'ajouter, présentent

39). Ce sera Agrippa pour *Les Mystères de Marseille*. Le roman porte lui aussi un nouveau nom : « Un duel social ». En 1873, *Un duel social* est publié, en volumes cette fois, aux « Bureaux du Corsaire », sous le même pseudonyme. Le nouveau titre met en avant le conflit de classes : Philippe, qui représente le parti républicain, « groupe hétéroclite, faible et désuni » attaché à défendre les intérêts du peuple, avec, pour adversaire, M. de Cazalis, champion du parti légitimiste, motivé par « l'ambition et l'intérêt personnel », et très enclin à mépriser les travailleurs (Becker 1993 : 318-320).

Au premier abord, le texte imprimé par les Bureaux du Corsaire est identique à celui imprimé par Arnaud, à la ponctuation et à l'orthographe près. Cependant, on y observe un nombre non négligeable d'interventions difficilement imputables aux éditeurs, notamment des suppressions. Cette édition témoigne par ailleurs une nouvelle fois d'une révision lexicale, bien que moins importante que dans l'édition d'Arnaud et moins systématique que lors du passage à l'édition de Charpentier.

Arnaud (1867-1868)	Bureaux du Corsaire (1873)
Et la petite barque allait toujours, au milieu d'une allée ménagée entre les navires, nageant le long des flancs <b>rudes et</b> noirs des vaisseaux.	Et la petite barque allait toujours, au milieu d'une allée ménagée entre les navires, nageant le long des flancs noirs des vaisseaux.
Épouvantée, Fine tentait vainement de le rassurer par ses caresses, sans parvenir à étouffer le bruit de ses <b>larmes</b> .	Épouvantée, Fine tentait vainement de le rassurer par ses caresses, sans parvenir à étouffer le bruit de ses <b>cris</b> . Le fils livrait le père.
À un instant, ils virent ces pointes devant leur poitrine, <b>il</b> les sentirent qui entraient peu à peu dans leur <b>peau</b> .	À un instant, ils virent ces pointes devant leur poitrine, <b>ils</b> les sentirent qui entraient peu à peu dans leur <b>chair</b> .

Au niveau thématique, deux passages à caractère religieux sont supprimés.

Arnaud (1867-1868)	Bureaux du Corsaire (1873)
On était alors dans l'octave de la Fête-Dieu. Une après-midi, comme Blanche se mettait à la fenêtre, elle vit passer une procession. Elle s'agenouilla et joignit les mains. <b>Les jeunes filles, vêtues de blanc, chantaient d'une voix claire, tenant au milieu d'elles la bannière de la Vierge. À ce spectacle, la pauvre enfant se mit à sanglotter; elle crut se voir, en robe blanche, parmi les chanteuses, et son cœur se déchira, lorsqu'elle se retrouva souillée par la passion et le scandale.</b>	On était alors dans l'octave de la Fête-Dieu. Une après-midi, comme Blanche se mettait à la fenêtre, elle vit passer une procession. Elle s'agenouilla et joignit les mains. <b>Elle</b> crut se voir, en robe blanche, parmi les chanteuses, et son cœur se déchira.
Quand on apporta l'ancien député déjà tout convulsionné, Marius et M. Martelly qui le reconnurent, reculèrent, frappés d'une terreur sacrée. Il leur sembla voir passer la justice du ciel. <b>Ils ne cherchèrent pas à s'expliquer la présence de cet agonisant, qu'ils croyaient à Saint-Joseph, vauté dans les voluptés de sa vengeance; ils pensèrent simplement que Dieu venait de faire un miracle. Ils ne sentaient d'ailleurs aucune haine au fond de leur cœur; graves et immobiles, ils assistaient en silence à</b>	Quand on apporta l'ancien député déjà tout convulsionné, Marius et M. Martelly <b>il</b> qui le reconnurent, reculèrent, frappés d'une terreur sacrée. Il leur sembla voir passer la justice du ciel.

quelques différences. Les sondages effectués nous ont conduit à penser que ces différences étaient trop rares et accidentelles pour mériter une comparaison supplémentaire.

ce châtement suprême qui condamnait les deux ennemis à mourir côte à côte.

Dès que Blanche eut aperçu son oncle, elle se redressa; toute sa faiblesse de femme disparut; elle vint se placer entre les deux lits, courageuse et forte. Elle avait une mission.

Il s'agit là de portions de texte relativement importantes qui disparaissent. Comme nous le verrons, la diminution des références religieuses se poursuit (sans disparaître pour autant) dans l'édition Charpentier.

*La Lanterne*, journal parisien d'Eugène Mayer, reprend à son tour *Les Mystères de Marseille* à partir du 10 juin 1879, renouant avec le titre original, mais proposant un nouveau sous-titre : « Grand roman social ». La première livraison est accompagnée d'une lettre dans laquelle Zola présente à Mayer les raisons de cette nouvelle publication et rappelle le contexte de rédaction de 1867. Zola répondait ainsi aux critiques qui lui reprochaient de ne pas assumer ses premières œuvres, anticipant ainsi le contenu de la préface qu'il joindrait à la version définitive de 1884. En guise de préface, *La Lanterne* propose encore une partie de la lettre de Zola à Léopold Arnaud qui avait accompagné la première livraison du feuilleton dans le *Messenger de Provence* le 2 mars 1867.

Le texte de cette publication ne diffère qu'à l'endroit de la ponctuation. Nous n'avons repéré qu'une seule variation lexicale par rapport au texte du *Corsaire*. En outre, cette variation n'apparaît pas dans la version définitive de 1884 : la version de *La Lanterne* se base donc sur celle du *Corsaire*, mais n'a manifestement pas servi à préparer les éditions ultérieures.

Bureaux du Corsaire (1873)	<i>La Lanterne</i> (1879-1880)
Mathéus jouissait délicieusement de sa colère. Il garda un instant le silence. Quand il vit qu'il serait imprudent de railler davantage, il ajouta d'un ton narquois :	Mathéus jouissait délicieusement de sa colère. Il garda un instant le silence. Quand il vit qu'il serait imprudent de railler davantage, il ajouta d'un air narquois :

La publication dans *La Lanterne* s'interrompt le 16 décembre 1879 pour reprendre le 24 janvier 1880 seulement, en sautant près de sept chapitres (troisième partie du roman). Du 24 au 31 janvier, le journal publie les deux derniers chapitres, sans numérotation ni épilogue. La coupe est difficilement explicable, d'autant plus que la livraison du 16 décembre se termine au milieu du chapitre XXXI (« La stratégie de Mathéus »), qui, selon la numérotation du *Messenger de Provence*, correspond au chapitre XIII de la troisième partie du roman, avec l'indication « À suivre ». Le journal ne donne aucune explication à ce sujet<sup>3</sup>. Notons toutefois que la périodicité des livraisons, ainsi que la place qui leur est accordée varient. Du 10 juin au 1<sup>er</sup> août, le roman est publié presque quotidiennement, en première page du journal. Durant la dernière semaine de juillet, le rythme de parution baisse. À partir du 1<sup>er</sup> août, le feuilleton paraît presque tous les jours, mais relégué le plus souvent en troisième page. C'est *La Belle Grêlée* d'Alexis Bouvier (jusque-là publiée en troisième page) qui prend sa place, avant de se voir remplacé à son tour, à partir du 15 octobre, par *Le Roi vierge* de Catulle Mendès. Le mois suivant, *M<sup>le</sup> Olympe*, un autre roman d'Alexis Bouvier, commence à paraître et au cours du mois de décembre seules trois livraisons des *Mystères de Marseille* sont

<sup>3</sup> Dans *La Lanterne*, la numérotation des chapitres est confuse ; le fait que, dans le *Messenger de Provence*, deux chapitres de la deuxième partie portent le numéro VIII n'y est sans doute pas étranger. Une erreur similaire apparaît dans l'édition d'Arnaud. Dans le *Corsaire*, ces erreurs sont corrigées, mais elles réapparaissent dans *La Lanterne*.

publiées, les 2, 9 et 16 décembre. Puis plus rien jusqu'au 24 janvier. Le roman a été manifestement abrégé pour laisser la place à d'autres œuvres.

### 3. BUREAUX DU CORSAIRE (1873) > CHARPENTIER (1884-1885)

Zola le disait déjà dans la lettre à Eugène Mayer accompagnant la publication dans *La Lanterne* : s'il réédite son roman chez Charpentier en octobre 1884, c'est pour montrer à ses détracteurs qu'il ne rougit pas de ses œuvres de jeunesse. Pour l'auteur, « un écrivain doit se donner tout entier au public, sans choisir lui-même parmi ses œuvres, car la plus faible est souvent la plus documentaire sur son talent » (préface de 1884). « Se donner tout entier » certes, mais se donner autrement : le texte de 1884 a connu une révision attentive. Zola y a introduit un grand nombre de modifications. Il assume donc son roman, mais pas tel quel. La comparaison permet de mettre au jour ce qui lui a semblé, plus de quinze ans après la publication du *Messenger*, devoir être modifié. En effet, même si nous avons vu que le texte avait déjà été revu à au moins deux reprises, le nombre d'interventions effectuées par Zola pour l'édition de Charpentier est incomparable. En plusieurs endroits, les réécritures sont profondes.

Au niveau thématique, la principale révision concerne la place accordée à la religion. En effet, dans les versions précédentes, la religion est très présente, alors qu'elle tend à disparaître de l'édition de 1884. Les personnages invoquent beaucoup moins le « ciel » ou « Dieu » dans leurs répliques. Dans bien des cas, la référence à la religion est tout bonnement supprimée (par exemple : « Agenouillez-vous devant Dieu, et il vous pardonnera »). Dans d'autres cas, l'influence du « ciel » sur l'action ou sur les personnages est remplacée par celle du « hasard » ou d'un autre personnage.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Avez-vous songé que votre mensonge causera la perte de l'homme que vous aimez peut-être encore et qui est votre époux devant Dieu?	Avez-vous songé que votre mensonge causera la perte de l'homme que vous aimez peut-être encore et qui est votre époux ?
– C'est une terrible leçon que Dieu m'a donnée, dit Marius en terminant. J'avais douté de la Providence et je m'étais adressé au hasard. Un instant, j'ai frissonné, j'ai cru sentir en moi tous les instincts misérables du joueur. Dieu m'a guéri avec un fer rouge.	– C'est une terrible leçon, dit-il en terminant. J'avais douté, je m'étais adressé au hasard. Un instant, j'ai frissonné, j'ai cru sentir en moi tous les instincts du joueur. Me voilà guéri avec un fer rouge.
– Je suis de votre avis, dit-il à Fine. Il faut chercher à gagner du temps, car je ne puis croire que le ciel nous abandonne... Marius a toujours été mon bon ange.	– Je suis de votre avis, dit-il à Fine. Il faut chercher à gagner du temps... Marius a toujours été mon bon ange.
– Vois, lui dit-il lentement, le ciel a voulu m'épargner une lâcheté, en me conduisant vers ceux que j'avais juré de défendre et que j'allais peut-être abandonner...	– Vois, lui dit-il, le hasard a voulu m'épargner une lâcheté, en me conduisant vers ceux que j'avais juré de défendre et que j'allais peut-être abandonner...
– Ah! la guerre est maudite. Je l'ai appelée de tous mes vœux, et le ciel me punit en mettant en danger ceux que j'aime.	– Ah ! la guerre est maudite ! Je l'ai appelée de tous mes vœux, et la voilà qui met en danger ceux que j'aime !

Le nombre d'allusions religieuses diminue non seulement dans les répliques des personnages, mais aussi dans les commentaires du narrateur. Dans certaines situations, Zola supprime des portions de texte relativement importantes.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Marius fut dès lors certain de ne pas soulever un scandale dans cette maison qu'il considérait un peu comme la sienne. Il remercia le ciel de l'avoir mis entre Donadéi et la sœur de M. Martelly pour épargner à cette dernière une lecture honteuse: il remercia le ciel de lui confier le soin de confondre le prêtre indigne et de chasser de l'Église ce ministre qui manquait à son serment de chasteté. Il avait gardé le soyeux papier rose qui contenait la déclaration exquise de Donadéi.	Marius avait gardé le soyeux papier rose qui contenait la déclaration de Donadéi.
Tout danger n'avait pas disparu pour eux, mais ils vivaient, et pour l'instant elle n'en demandait pas davantage au ciel.	Tout danger n'avait pas disparu pour eux, mais ils vivaient, et pour l'instant elle n'en demandait pas davantage.
je m'arrangerai de manière à faire traîner les formalités de mon arrestation, pour donner au Ciel le temps de nous secourir.	je m'arrangerai de manière à faire traîner les formalités de mon arrestation, pour donner à mon frère le temps de nous secourir.
Depuis un mois, on promettait cette grâce au frère du condamné, et le ciel avait voulu qu'elle vînt justement à l'heure où de Cazalis usait de ses derniers pouvoirs pour forcer le parquet à agir selon la lettre de la loi.	Depuis un mois, on promettait cette grâce au frère du condamné, et le hasard avait voulu qu'elle vînt justement à l'heure où M. de Cazalis usait de ses derniers pouvoirs pour forcer le parquet à agir.
– Tu es libre... Dieu merci ! J'arrive à temps. Et Philippe était resté un instant immobile, étouffant, ne sachant comment remercier le ciel.	– Tu es libre... Dieu merci ! j'arrive à temps. Et Philippe était resté un instant immobile, étouffant, n'osant comprendre.

Certains passages de la fin du roman sont presque entièrement réécrits, manifestement en raison de leur contenu globalement religieux. Il s'agit de la fin du chapitre XXI et le chapitre XXII de la troisième partie : les personnages ayant assisté au duel entre Philippe et Cazalis arrivent à l'hospice où l'on tente de sauver Philippe. L'omniprésence de la religion dans ces chapitres n'a rien de fortuit : quatre protagonistes vont mourir (M. de Cazalis, Philippe, Blanche et l'abbé Chastanier). Le cas du chapitre XXII est particulièrement intéressant : non seulement plusieurs passages sont supprimés ou réécrits, mais le titre du chapitre est également modifié, « La Main de Dieu » des éditions précédentes devenant en 1884 « Le Châtiment ». Le nouveau titre fait passer la signification religieuse au plan des connotations. En atteste d'ailleurs la réécriture : « La main de Dieu s'appesantissait sur lui » (1867, 1868 et 1873) devenant « c'était le choléra qui se chargeait du châtement » (1884).

On trouve dans la réécriture des *Mystères de Marseille* certaines techniques narratives que l'auteur a développées au cours de la rédaction des *Rougon-Macquart*. Dans de nombreux cas, la narration est plus objective et transparente : en 1884, Zola a tendance à ne plus décrire les pensées des personnages, mais leurs actions seulement ; l'omniscience tend à disparaître.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Marius ferma la porte et s'en alla. Quand il fut dans la rue, il eut un sourire de tristesse. Il voyait la vie s'étendre devant lui avec toutes ses hontes et toutes ses misères, et il se disait qu'il jouait dans l'existence le rôle noble et ridicule d'un Don Quichotte de la justice et de l'honneur. Il pensait qu'il eût peut-être mieux valu ne pas entrer dans le cabinet de Rostand. Il venait de	Marius ferma la porte et s'en alla. Quand il fut dans la rue, il eut un sourire de tristesse. Il voyait la vie s'étendre devant lui avec toutes ses hontes, toutes ses misères, et il se disait qu'il jouait dans l'existence le rôle noble et ridicule d'un Don Quichotte de la justice et de l'honneur.

s'indigner en pure perte, il savait qu'il ne corrigerait personne. Mais, lorsque l'indignation le poussait, il ne s'appartenait plus; il avait écrasé les usuriers par instinct, comme tout homme écrase les bêtes ignobles et malfaisantes.	
Et c'est dans l'accomplissement de cette œuvre généreuse que Marius devint beau. Fine oublia l'irrégularité du visage en voyant les tendresses sereines et exquises du cœur. Elle fut prise d'admiration et d'affection pour cette noble nature, dont l'amour lui parut devoir être d'une hauteur sublime. Être aimée de cette âme qui se donnait tout entière, fut son rêve, car elle comprenait qu'elle ne trouverait chez aucun homme la même douceur ni la même loyauté. La comparaison forcée qu'elle établit entre Philippe et Marius fit de ce dernier un être divin, l'ange amoureux rêvé par les jeunes filles.	Et c'est dans l'accomplissement de cette œuvre généreuse que Marius devint beau. La comparaison forcée que Fine établit entre Philippe et Marius fit de ce dernier un être à part, le prince amoureux rêvé par les jeunes filles.

De ces suppressions, il découle que les personnages se définissent par leurs actions et non par la description de leur intériorité. Zola retranche également des commentaires du narrateur sur l'action qui est en train de se dérouler, laissant au lecteur la charge de leur évaluation.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Les soirées étaient tièdes, attendries, pleines de paroles amicales. On eût dit la réunion de gens qui n'ont pas connu le malheur, et qui vivent dans la certitude d'une joie éternelle.	Les soirées étaient tièdes, attendries, pleines de paroles amicales.
La provocation fut naturelle, comme s'il se fût agi d'une chose convenue depuis longtemps. Dans la vie réelle, les événements les plus graves se passent très simplement, les émotions les plus fortes se traduisent par des paroles sans emphase.	La provocation fut naturelle, comme s'il se fût agi d'une chose convenue depuis longtemps.

Parmi ce genre de suppressions, l'exemple le plus massif est sans doute le récit que le narrateur proposait à la fin des chapitres sur la journée de révolte de 1848 :

Pour finir le récit de cette journée sanglante, il convient de parler en quelques mots des barricades que les insurgés construisirent sur la place Castellane. Pendant qu'une partie des ouvriers se battait et était vaincue dans la vieille ville, une autre bande de rebelles se portait au haut de la rue de Rome et s'y préparait à la défense. Mais les barricades qui s'élevèrent sur ce point, ne furent pas attaquées ce jour-là. Ce ne fut que le lendemain matin qu'on s'en rendit maître avec une grande facilité.

Tels furent les résultats d'un malentendu déplorable. Marseille conserve encore le souvenir des événements terribles qui ensanglantèrent ses rues, pendant les journées des 22 et 23 juin, et tous les partis regrettent cette lutte fratricide. Une année plus tard, on jugea à Grenoble les démocrates impliqués dans cette affaire ; sur cent trente-sept accusés, quatre-vingt furent acquittés et cinquante-sept condamnés, quelques-uns à la déportation, le plus grand nombre à la prison. (Troisième partie, chapitre XX)

Ce passage, qui entrait dans les plans initiaux du « roman historique contemporain », est supprimé de la version Charpentier, qui laisse aux événements la responsabilité de porter le sens.

Blanche de Cazalis connaît également une véritable inflexion en 1884. Soumise et inexpérimentée dans l'édition originale, elle apparaît moins naïve et décrite de manière plus objective dans la seconde version. Les syntagmes « la jeune fille » et « l'enfant », répétés de manière obsessionnelles dans la première version, sont souvent pronominalisés ou supprimés.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Blanche, exténuée, s'assit sur un banc de pierre qui se trouvait à la porte, tandis que le jeune homme était allé écarter les importuns. Puis il revint et fit monter <b>la jeune fille</b> dans sa chambre.	Blanche, exténuée, s'assit sur un banc de pierre qui se trouvait à la porte, tandis que le jeune homme était allé écarter les importuns. Puis, il revint et <b>la</b> fit monter dans sa chambre.
Blanche, à la mort de son père, s'était trouvée riche de plusieurs centaines de mille francs. Elle avait dix ans. Elle se retira chez son oncle, qui fut nommé tuteur, et qui, dès lors, géra <b>la fortune de la jeune fille</b> .	Blanche, à la mort de son père, s'était trouvée riche de plusieurs centaines de mille francs. Elle avait dix ans. Elle se retira chez son oncle, qui fut nommé tuteur, et qui, dès lors, géra <b>sa</b> fortune.
– Tu es lasse, ma pauvre enfant? demanda Philippe <b>à Blanche</b> . – Oh! oui, répondit <b>la jeune fille</b> .	– Tu es lasse, ma pauvre enfant? demanda Philippe. – Oh! oui, répondit- <b>elle</b> .
Ces paroles furent récitées comme une leçon apprise. À l'exemple de saint Pierre, Blanche reniait son Dieu. M. de Cazalis n'avait pas perdu son temps. Dès que sa nièce fut en son pouvoir, il pesa sur elle de tout son entêtement et de tout son orgueil. <b>Il comprit qu'elle</b> seule pouvait lui faire gagner la partie. Il fallait <b>que la jeune fille</b> mentît, qu'elle étouffât les révoltes <b>et les cris</b> de son cœur, qu'elle fût entre ses mains un instrument complaisant et passif.	Ces paroles furent récitées comme une leçon apprise. À l'exemple de saint Pierre, Blanche reniait son Dieu. M. de Cazalis n'avait pas perdu son temps. Dès que sa nièce fut en son pouvoir, il pesa sur elle de tout son entêtement et de tout son orgueil. <b>Elle</b> seule pouvait lui faire gagner la partie. Il fallait <b>qu'elle</b> mentît, qu'elle étouffât les révoltes de son cœur, qu'elle fût entre ses mains un instrument complaisant et passif.

De plus, la faiblesse de Blanche et sa soumission envers Philippe s'atténuent. Il en résulte un personnage plus complexe, oscillant entre faiblesse et force, dépendance et maîtrise.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Elle s'était livrée, elle lui appartenait, <b>elle le suivait comme son souverain maître</b> . Et, maintenant, elle l'aimait presque en esclave, <b>elle rampait vers lui</b> , amoureuse et craintive.	Elle s'était livrée, elle lui appartenait. Et, maintenant, elle l'aimait presque en esclave, amoureuse et craintive.
Alors il <b>se vengeait, il étouffait Blanche dans ses caresses, il la dominait de tous les emportements de son sang</b> .	Alors il étouffait Blanche <b>d'une caresse plus rude</b> .
Par moments, elle ne savait plus pourquoi elle était la maîtresse de Philippe ; elle se révoltait alors, elle aurait voulu retourner chez son oncle ; mais elle n'osait dire cela tout haut, <b>elle se sentait faible, et seule elle avait accepté la fuite et elle n'avait pas le courage de revenir sur ses pas</b> .	Par moments, elle ne savait plus pourquoi elle était la maîtresse de Philippe ; elle se révoltait alors, elle aurait voulu retourner chez son oncle ; mais elle n'osait dire cela tout haut.
Maintenant, par grâce, laissez-moi, <b>je me sens défaillir</b> .	Maintenant, par grâce, laissez-moi.

Finalement, l'empathie du narrateur à l'égard de Blanche, souvent exprimée par l'adjectif « pauvre », se voit fortement réduite dans la version de 1884.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Leurs vêtements commençaient à se déchirer terriblement, et <b>la pauvre Blanche avait</b> aux pieds des souliers percés.	Leurs vêtements commençaient à se déchirer terriblement, et <b>ils avaient</b> aux pieds des souliers percés.
Peu à peu, <b>la pauvre enfant</b> revint à elle.	Peu à peu, <b>Blanche</b> revint à elle.
S'il n'avait été qu'impérieux et froid, <b>la pauvre Blanche</b> aurait faibli <b>et</b> lui aurait peut-être donné encore des armes contre elle	S'il n'avait été qu'impérieux et froid, <b>elle</b> aurait faibli, <b>elle</b> lui aurait peut-être donné encore des armes contre elle

Cette œuvre de jeunesse connaît ainsi une forme de passage au naturalisme, s'accordant ainsi mieux avec *Germinal* que Zola est en train d'écrire. En effet, le narrateur devient de plus en plus objectif grâce à une diminution des commentaires explicites sur l'action, ainsi que des jugements de valeur sur les personnages.

Un autre type de variations, intervenant seulement en 1884, est corrélé manifestement au passage de la presse au volume. Entre les différentes livraisons du feuilleton, l'écrivain n'hésitait pas à répéter des syntagmes, ou à rappeler parfois en une phrase l'action de la livraison précédente pour assurer la transition. Ces répétitions, trop faiblement informatives dans un texte continu, ne disparaissent que dans l'édition de Charpentier. Dans la grande majorité des cas, les versions intermédiaires présentent les mêmes répétitions que le feuilleton. En 1884, un groupe nominal est parfois pronominalisé, alors qu'il était répété dans le *Messenger de Provence* ; il arrive aussi qu'une phrase entière, qui visait à contextualiser le début d'une livraison, soit supprimée.

<i>Messenger de Provence</i> (1867-1868)	Charpentier (1884)
Quand il eut terminé la lecture des deux pièces, le notaire ajouta. – Maintenant, il faut que je vous donne quelques renseignements sur les personnes que vous allez représenter. 11 et 13 juin 1867 (35) <b>Douglas</b> remit à Marius <b>une</b> des procurations.	Quand il eut terminé la lecture des deux pièces, le notaire ajouta : – Maintenant, il faut que je vous donne quelques renseignements sur les personnes que vous allez représenter. <b>Il</b> remit à Marius <b>l'une</b> des procurations.
Il y eut un <b>horrible</b> craquement. Le sang jaillit, <b>et</b> de larges gouttes, tièdes et roses, tombèrent sur les mains de Marius. <b>6 août 1867 (49)</b> <b>La détonation du pistolet avait retenti comme un éclat de tonnerre au milieu de la table de jeu.</b> Tous les joueurs <b>se levèrent</b> épouvantés, <b>les yeux fixes et agrandis</b> .	Il y eut un craquement. Le sang jaillit, de larges gouttes, tièdes et roses, tombèrent sur les mains de Marius. Tous les joueurs <b>s'étaient levés</b> épouvantés.
– Que veulent donc les ouvriers ? demanda l'ancien député. – Écoutez, <b>répondit l'espion, voici ce qu'ils veulent.</b> <b>30 novembre 1867 (72)</b> Mathéus mit alors <b>M. de Cazalis</b> au courant de la situation du moment, qui était fort grave.	– Que veulent donc les ouvriers ? demanda l'ancien député. Mathéus <b>le</b> mit alors au courant de la situation du moment, qui était fort grave.
Là, ils tombèrent en pleine bataille. <b>Voici ce qui venait de se passer</b> Mathéus, en se mêlant aux ouvriers, s'était mis à crier vengeance plus fort que les autres.	Là, ils tombèrent en pleine bataille. Mathéus, en se mêlant aux ouvriers, s'était mis à crier vengeance plus fort que les autres.

Le troisième exemple montre un cas où la livraison se termine par une phrase permettant de tenir le lecteur en haleine et de maintenir son attention tendue vers la suite. Dans le quatrième exemple, il y a dans la version de 1867 une sorte de commentaire métanarratif qui indique explicitement que le narrateur est sur le point de revenir sur ce qui s'était passé à la fin de la livraison précédente, pour faire le pont entre les deux livraisons. On notera que dans le cas du troisième exemple, la dernière phrase de la livraison 71 disparaît déjà dans l'édition en volume de 1868 ; il s'agit manifestement alors d'une intervention éditoriale.

L'édition de 1884 contient également une multitude de modifications que l'on pourrait qualifier de stylistiques : Zola a pris soin de polir son roman, visant un style clair et concis, suivant la même ligne directrice que lors des deux éditions précédentes, mais opérant de manière bien plus systématique. Voici une sélection de ces interventions.

Comme il l'avait déjà partiellement fait dans l'édition d'Arnaud, Zola réduit régulièrement les binômes lexicaux, très nombreux dans la version originale. Les processus d'intervention sont variés : soit Zola ne retient que l'un des deux termes, soit il remplace le binôme par un terme nouveau, soit il supprime tout simplement les deux adjectifs.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
son esprit droit, son amour de la justice et du travail lui avaient fait accepter la marche fatale des temps	Son esprit droit, son amour de la logique lui avaient fait accepter la marche fatale des temps
Le jeune homme reconnu parfaitement ces misérables. Il les avait rencontrés sur le pavé, le front haut, la physionomie digne et loyale, et il en avait même salué quelques-uns, qui auraient pu sauver son frère. Ils étaient tous riches, honorés, influents; il y avait parmi eux d'anciens fonctionnaires, des propriétaires, des gens qui fréquentaient assidûment les églises et les salons de la ville. Marius, à les voir ainsi, avilis et crapuleux, pâlisant sous ses regards, fit un geste de dégoût et de mépris.	Il les avait rencontrés sur le pavé, le front haut, la physionomie digne, et il en avait même salué quelques-uns qui auraient pu sauver son frère. Ils étaient tous riches, honorés, influents, il y avait parmi eux d'anciens fonctionnaires, des propriétaires, des gens qui fréquentaient assidûment les églises et les salons de la ville. A les voir ainsi, avilis, pâlisant sous ses regards, il eut un geste de dégoût.
Il rassurait Philippe de la main, puis il jouissait en amateur du spectacle étrange et terrifiant que lui offrait la barricade.	Il rassurait Philippe de la main, puis il jouissait en amateur du spectacle que lui offrait la barricade.

On peut y voir un infléchissement stylistique par rapport à la version du *Messenger de Provence* et aux versions intermédiaires.

Comme le montrent les exemples qui suivent, le Zola de 1884 fait également l'économie de tours emphatiques telles que la répétition ou la surqualification. Ce type de révision est déjà observable, dans une moindre mesure, dans les éditions d'Arnaud et de Charpentier.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
La campagne endormie frissonnait et s'élargissait toute noire dans la monotonie lugubre des ténèbres.	La campagne endormie s'élargissait toute noire dans la monotonie des ténèbres.
ses yeux, tristes et humbles, avaient la fixité vague de la souffrance et de la misère.	ses yeux tristes avaient la fixité de la souffrance et de la misère.
Lorsqu'il eut allumé la lampe et que l'ancien député et son âme damnée se présentèrent, il se tourna vers les gendarmes, et, d'un ton de raillerie amère :	Lorsqu'il eut allumé la lampe et que l'ancien député et son âme damnée se présentèrent, il se tourna vers les gendarmes, et, d'un ton de raillerie :

D'autres interventions, similaires à celles déjà commentées dans l'édition d'Arnaud mais plus nombreuses, portent sur les verbes. Dans bien des cas, la reformulation vise une plus grande richesse sémantique.

Bureaux du Corsaire (1873)	Charpentier (1884)
Le jeune homme, amoureux d'instinct, riait avec elle, la regardait à la faire rougir, lui <b>faisait</b> en courant un bout de déclaration, le tout pour ne pas perdre l'habitude d'aimer.	Le jeune homme, amoureux d'instinct, riait avec elle, la regardait à la faire rougir, lui <b>adressait</b> en courant un bout de déclaration, le tout pour ne pas perdre l'habitude d'aimer.
Il tolérait <b>l'impudence de Mathéus</b> , qui <b>prenait</b> souvent un secret plaisir à le blesser.	Il tolérait <b>l'impudence de ce gueux</b> qui <b>goûtait</b> souvent un secret plaisir à le blesser.
J'ai <b>fait</b> ce matin un discours contre les légitimistes, qui a <b>emporté</b> tous les suffrages.	J'ai <b>prononcé</b> ce matin un discours contre les légitimistes, qui a <b>obtenu</b> tous les suffrages.
il tourna sur ses talons et revint <b>dire</b> au jeune homme, d'un ton confidentiel :	il tourna sur ses talons et revint <b>murmurer</b> au jeune homme, d'un ton confidentiel :

Bien qu'il soit intervenu de manière plus prononcée lors de la réédition chez Charpentier en 1884, le travail effectué par Zola sur les éditions intermédiaires ne doit pas être sous-estimé : en plus des nombreuses corrections effectuées, les révisions antérieures à 1884 ont préparé à bien des égards la réécriture finale qui apparaît comme une opération de radicalisation et de systématisation des interventions antérieures. Cela concerne aussi bien la forme et les techniques narratives que la thématique. La démarche atteste une réelle intention d'améliorer la qualité littéraire des *Mystères de Marseille*, en recourant aux techniques narratives développées et éprouvées par le projet naturaliste, en particulier la suppression des descriptions de l'intériorité des personnages censée se révéler dans l'action, ainsi que l'objectivation du point de vue du narrateur sur les événements.

Ainsi l'importance des *Mystères de Marseille* n'est-elle pas à négliger. Abstraction faite de la question de sa qualité littéraire, l'œuvre a contribué à révéler à l'auteur une méthode. Celle de l'étude de sources documentaires dans lesquelles puiser la matière narrative du roman. « [P]lus tard, pour mes œuvres littéraires, je n'ai pas suivi d'autre méthode », écrira l'auteur dans sa préface à l'édition Charpentier. Pour Zola, cette trame « inspirée de faits réels » constituera un prétexte pour dépeindre la société marseillaise du XIX<sup>e</sup> siècle. Notaires frauduleux, prêtres corrompus, employés malhonnêtes, usuriers... Tout au long de sa quête, Marius fait face aux figures de la corruption d'une humanité gangrénée par l'industrie. Si Zola n'entendait pas faire œuvre d'historien et que la trame des *Mystères de Marseille* ne présente aucun personnage historique au sens propre du terme, la portée historique du roman est incontestable.

## Éléments bibliographiques

### Éditions sources

AGRIPPA (1872) : « Un duel social », *Le Corsaire* (12 décembre 1872 – 12 mai 1873).

AGRIPPA (1873) : *Un duel social*, 3 vol., Paris, Bureaux du Corsaire.

ZOLA, Émile (1867), « Les Mystères de Marseille », *Le Messager de Provence* (2 mars 1867 – 1<sup>er</sup> février 1868).

ZOLA, Émile (1867-68) : *Les Mystères de Marseille*, 3 vol., Marseille, imprimerie A. Arnaud.

ZOLA, Émile (1868) : « La famille Cayol », *L'Événement illustré* (23 octobre 1868 – 24 janvier 1869).

ZOLA, Émile (1879) : « Les Mystères de Marseille », *La Lanterne* (10 juin 1879 – 31 janvier 1880).

ZOLA, Émile (1884) : *Les Mystères de Marseille*, 1 vol., Paris, Charpentier.

## Ressources documentaires

BECKER, Colette (1993) : « 1867. *Les Mystères de Marseille*. Roman historique contemporain », in Id., *Les apprentissages de Zola. Du poète romantique au romancier naturaliste*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 299-323.

BUSQUET, Raoul (1953) : « Les sources des *Mystères de Marseille* », *Provence historique*, III, 13, pp. 217-224.

COMPÈRE, Daniel (2018) : *Introduction*, in É. Zola, *Les Mystères de Marseille*, Paris, Classiques Garnier, pp. 7-42.

JIMÉNEZ, Dolores (2003) : « "... le ciel enverra peut-être quelque soulagement à votre souffrance...". À propos des *Mystères de Marseille*, de Zola », *úll crític*, 8, pp. 119-127.

MAHRER, Rudolf (2017) : « Anecdotique », *Genesis*, 44, pp. 7-15.

MAHRER, Rudolf (2017) : « La plume après le plomb. Poétique de la réécriture des œuvres déjà publiées », *Genesis*, 44, pp. 17-37.

MITTERAND, Henri (1989) : *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».

MITTERAND, Henri (1990) : *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, Presses Universitaires de France.

SANVERT, Catherine (1993) : « Des *Mystères de Marseille* à la *Fortune des Rougon* ou du feuilleton-illusion au roman-fondement », in A. Court et R. Bellet (dir.), *À la rencontre du populaire*, Saint-Etienne, C.I.E.R.E.C, pp. 43-56.

ZOLA, Émile (1978) : *Correspondance*, t. 1 (1858-1867), éd. B. H. Bakker (dir.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

ZOLA, Émile (1985) : *Correspondance*, t. 5 (1884-1886), éd. B. H. Bakker (dir.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

## Crédit photographique

Bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence (clichés Georges Flayols)

« Les Mystères de Marseille », *Le Messager de Provence*, 1867-1868.

Bibliothèque nationale de France

*Les Mystères de Marseille*, A. Arnaud, 3 vol., 1867-1868.

*Un Duel social*, Bureaux du Corsaire, 3 vol., 1872-1873.

*Les Mystères de Marseille*, Charpentier, 1884-1885.

Première mise en ligne : 30 novembre 2021.

Pour citer ce texte : Mabillet Charles (2021) : « Genèse éditoriale des *Mystères de Marseille* », Variance.ch.